

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » 14 » six mois.
» » 7 50 » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITTE, BULLIER
et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

5 février 1863.

Les nouvelles de Pologne deviennent très graves et ce que l'on considérait d'abord comme une révolte de peu d'importance est aujourd'hui devenu une lutte désespérée qui s'étend chaque jour, malgré les mesures énergiques prises par le gouvernement russe.

Nous reproduisons plus loin les dépêches reçues par diverses voies.

Des renseignements venus à la fois de sources opposées annoncent que le grand-duc Constantin jouerait dans ces événements le rôle le plus honorable. Le *Monde* assure que les derniers événements l'ont fait voir sous un nouveau jour, il a eu des mouvements de pitié pour tous ces pauvres martyrs du recrutement ; quelques-uns lui doivent leur liberté. Dans un pays aussi malheureux que la Pologne, on se rattache à la moindre lueur d'espoir, et à l'heure qu'il est, le grand-duc a en Pologne un parti assez considérable. S'il osait, s'il voulait franchement, on le ferait roi de Pologne. Déjà il parle d'amnistier les jeunes gens qui ont fui devant la conscription.

À Varsovie, le sentiment qui domine tous les autres est une haine implacable contre le marquis Wielopolski, que l'on regarde comme l'auteur de tous ces malheurs et contre son fils Sigismond, qui, en sa qualité de président de la ville, aurait choisi et désigné les victimes pour la conscription. On en veut à toute la famille ; c'est un nom voué à l'exécration.

On assure qu'un corps d'armée passé en revue le 1^{er} février, par l'Empereur d'Autriche a reçu l'ordre de se concentrer immédiatement à la frontière de Pologne.

À Londres, les chefs du parti conservateur se sont réunis pour délibérer sur l'attitude à prendre lors de la discussion de l'Adresse, au Parlement. Ils ont déclaré que si, ce qui paraît certain, le discours du Trône annonçait la cession des îles Ioniennes, un amendement serait présenté pour combattre la politique du cabinet.

On s'attend à une des sessions les plus orageuses, qui se terminera, soit par une dissolution du Parlement, soit par la nécessité pour lord Palmerston et ses collègues de quitter le pouvoir.

Des lettres de la Vera-Cruz annoncent que l'occupation de Tampico a rendu le corps expéditionnaire complètement maître de la troisième route de Mexico. La contrebande a cessé par suite de l'activité des croisières. Ce résultat important prive l'armée de Juarez des armes et munitions qu'il recevait par l'Amérique. Le général Bazaine, qui a pris à Jalapa le commandement des troupes du général Berthier, a reçu l'ordre de marcher sur Amozac par la route de Vicericia. On organisait à la Vera-Cruz un service de canonniers pour une expédition à la côte orientale. L'État d'Yucatan, bien connu pour son indépendance et l'un des plus considérables du Mexique à raison de sa population et de sa position péninsulaire à l'extrémité orientale de la République, position qui lui donne une grande importance maritime, a appelé les Français. Des dispositions également amicales existent dans les principales villes de l'État de Tabasco, et le contre-amiral mexicain Marin, qui fait cause commune avec les Français, est allé les occuper.

Des lettres arrivées par le dernier paquebot anglais à Southampton donnent comme certain que le général Forey est décidé à faire cerner Puebla par le général Bazaine, pendant que lui-même, à la tête du principal corps d'armée, se dirigera rapidement sur Mexico. On ne doute pas qu'à la nouvelle de l'entrée du général Forey à Mexico, Puebla ne soit forcée de se rendre sans coup férir. On aura ainsi évité une grande perte de temps et ménagé la vie de nos soldats, qui pourraient avoir à souffrir du climat pernicieux des terres chaudes.

Les Grecs ne sont pas près de trouver leur roi ; le duc de Cobourg, qui semblait devoir réussir auprès des grandes puissances et qui, disait-on, avait donné son adhésion, est maintenant hors de concours. Les négociations, suivant une dépêche de

Gotha, ont donné un résultat négatif.

Toutefois, une correspondance parisienne du *Novelliste de Rouen* dit que l'on persiste dans les cercles diplomatiques à considérer comme très sérieuse la candidature du duc de Cobourg au trône de Grèce. On ajoute même que les cabinets de Londres et des Tuileries ont signé ces jours derniers une convention afin de soutenir, le cas échéant, la candidature de ce prince.
J. REBOUX.

Indépendamment des rapports insérés au *Moniteur* sur l'expédition du Mexique on a des informations diverses qui font connaître plusieurs incidents considérables :

Ainsi, à la Vera-Cruz, un conseil de guerre aurait condamné à mort plusieurs marchands de la ville convaincus d'avoir empoisonné les denrées vendues à nos soldats. Ainsi encore à Tampico, des tentatives d'assassinat auraient motivé des mesures très-rigoureuses de la part de l'officier supérieur chargé du commandement de cette place importante.

Il n'y a là toutefois, disent les correspondants, rien qui infirme ce qu'on a annoncé quant au bon vouloir du peuple mexicain ; les méfaits réprimés par nos chefs militaires sont dus à une minorité fanatique dévouée au président Juarez et qui, lui tombe, sera sans ressource comme elle est sans estime et sans autorité.

À la date des derniers avis d'Orizaba, le général Forey se préparait à marcher sur Puebla, ville importante par sa richesse et par sa situation stratégique. De grands trésors y sont conservés. La cathédrale possède un autel d'argent massif évalué à quatre millions de francs.

Nous avons bien souvent appelé de nos vœux le moment où les capitaux français viendraient accélérer le développement de la colonisation algérienne en se portant sur les entreprises agricoles auxquelles peut se prêter si heureusement une contrée aussi vaste qu'fertile.

Ce moment semble enfin arrivé ; mais il n'aura fallu rien moins que la crise manufacturière causée par la guerre d'Amérique pour hâter l'avènement d'une ère nouvelle que l'observation et l'expérience seules auraient dû amener depuis plusieurs années.

Quoiqu'il en soit, hâtons-nous de constater la formation d'une association puissante qui, sous le titre de *Compagnie française des cotons Algériens*, se propose de

donner à la culture du coton, dans l'Afrique française, une impulsion d'autant plus sérieuse qu'elle aura pour moyens d'actions des capitaux considérables judicieusement employés.

Tout a été dit sur l'aptitude remarquable du sol algérien à la production du coton ; mais ce qui surtout nous frappe, dans les combinaisons de la Société qui vient de se former, c'est la résolution de confier l'exploitation de 5,000 hectares de terres dont elle dispose à des cultivateurs indigènes ou à des Européens familiarisés avec les cultures algériennes, de sorte que la société n'en exploiterait, directement et comme ferme-moèle, qu'une partie relativement peu étendue.

« Tout autre système, fait observer le prospectus de la *Compagnie française*, « exigerait l'emploi de nombreux ouvriers européens, qui sont encore rares et difficiles à réunir en nombre suffisant en Algérie, tandis que le metayer et l'ouvrier indigène ne font jamais défaut quand leur travail trouve une juste rémunération. »

Certes, jamais placement de capitaux n'offrit plus de garanties au point de vue de la sécurité et des bénéfices, puisqu'il repose tout à la fois sur la fécondité du sol et sur les besoins de la consommation industrielle. Aussi ne craignons-nous pas de prédire à la nouvelle Compagnie de brillantes destinées.

Angleterre.

On écrit de Londres, 31 janvier :

« La Banque de France a obtenu ce qu'elle désirait, c'est-à-dire le maintien de son niveau métallique à la hauteur de ses besoins ordinaires ; elle a obtenu ce résultat par des moyens artificiels. Ce que cela lui a coûté, les actionnaires le sauront. Elle a perdu ce qu'elle aurait gagné par l'élévation du taux de l'escompte, et elle va perdre l'avantage de l'agio que lui procure habituellement la différence du taux des deux escomptes. »

« L'escompte étant à 5 à Londres comme à Paris, offre en ce moment au capital anglais un intérêt qu'il est souvent tenté d'aller chercher à l'étranger quand le taux de l'escompte y est plus élevé, et en outre, les remises des autres places sur Londres, qui passaient auparavant par Paris pour profiter de la différence du taux, viennent directement à Londres. »

Pologne.

On écrit de Varsovie, 29 janvier :

« Le général Zaitzow, connu par ses rigueurs à l'égard des Polonais lorsqu'il exerçait, l'année dernière, les fonctions de gouverneur militaire dans la ville de Kalisch, vient d'être tué par les insurgés. Le gouverneur actuel, M. Bergmann, opère des arrestations en masse. Le jour de la conscription, le 27 janvier, ce personnage ordonna l'emprisonnement de plus de 60 personnes contre lesquelles ne s'élevèrent aucune charge. »

« La population des campagnes a été vivement impressionnée par les scènes auxquelles a donné lieu la conscription. La vue de ces jeunes gens, enrôlés par force et conduits garottes comme des criminels, a provoqué un sentiment général de douloureuse indignation. Il est arrivé ces jours-ci de Kalisch une forte escorte conduisant 6 ou 700 conscrits et un assez grand nombre d'autres personnes soupçonnées de ne pas adorer le régime russe. On cite beaucoup d'ecclésiastiques parmi les personnes mises sous les verrous à Kalisch. »

« Dans la ville de Radom, une bande de 20 à 30 jeunes gens armés de carabines s'est précipitée sur un poste russe bien supérieur en force. Plusieurs compagnies russes sont accourues au secours du poste menacé et la plupart des assaillants sont tombés sous les baïonnettes des vieux oppresseurs de la Pologne. »

« Le journal officiel annonce que le capitaine des cosaques Krásnow a attaqué dans les forêts de Honin une bande d'insurgés et qu'il l'a dispersée. Les insurgés auraient eu dans cette affaire vingt morts, seize blessés et 42 prisonniers. »

« On ne sait rien de certain ici sur les opérations des bandes insurrectionnelles disséminées dans les forêts et les marais inaccessibles. Ce qui est certain, c'est que les mouvements de l'armée régulière envoyée contre elle s'opèrent difficilement dans la saison actuelle et qu'il est douteux qu'on en vienne de sitôt à bout. »

On écrit de Varsovie, le 28 janvier, à la *Gazette de la Baltique* :

« Varsovie est tranquille jusqu'à présent, mais les précautions les plus minutieuses ont été prises par les autorités. L'entrée de la citadelle et des casernes est expressément interdite. Les nouvelles de la province sont encore contradictoires. On sait cependant que les attaques des insurgés contre Plock et Bodzentyn ont été des plus graves. A Lomza, dans la nuit du 22 au 23, lorsque les soldats fu-

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
DU 6 FÉVRIER 1863.

— N° 34. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXVII. (Suite).

La baillive et la femme du pasteur étaient assises au chevet de la malade ; Hortense s'efforçait de consoler Selma et Ebba au désespoir, et Gothard, avec une admirable présence d'esprit, s'occupait de tout ce qu'exigeait cette grave situation. Bientôt il fit partir un troisième exprès chargé d'une lettre où il adressait à Fuselberg des reproches amers, presque des injures.

« N'avez-vous pas eu honte, lui demandait-il, de faire publier l'expropriation de Walby de cette façon indigne, arbitraire et illégale, sans avoir auparavant sommé, avec les formalités voulues, la malheureuse famille de rembourser votre créance ? »

« Mais patience, disait-il en terminant, la punition ne se fera pas attendre ; si vous ne vous desistez sur-le-champ, comptez que votre audace vous coûtera cher. Vous êtes l'assassin de la baronne, et vous seriez un véritable monstre de pousser encore plus loin votre basse vengeance. »

Quelques heures après, le baron Silbersparre arrivait au presbytère à bride abattue. Sa tante le suivait à une certaine distance, car le bidet souris se traînait que lentement la lourde chaise. En entrant dans la chambre où sa mère gisait mourante, Charles frissonna, se précipita vers le lit, se jeta à genoux, appuya sa tête sur la main glacée de la baronne et y laissa tomber deux grosses larmes.

« L'infame ! tu tues par son implacable soif de vengeance ! murmura-t-il entre ses dents. O mère, mère chérie ! n'entends-tu plus ton fils ? — Dieu tout puissant ! ajouta-t-il les lèvres pâles — car elle restait muette — ce calice est bien amer ; ah ! que ne puis-je mourir avec celle qui m'a porté dans son sein ! »

Un profond silence régnait dans la pièce. Le médecin arriva vers la soirée ; loin de donner de trompeuses espérances, il déclara au baron en particulier qu'il craignait que la malade ne passât pas la journée du lendemain, mais qu'elle reprendrait probablement connaissance avant de mourir. La secousse avait été trop forte pour ses nerfs délicats ; le trait avait porté et atteint mortellement le cœur.

La baillive et Hortense avaient quitté la malheureuse famille en promettant, avec un profond intérêt, de revenir le lendemain. Gothard était resté pour seconder son ami. Charlotte-Antoinette veillait au chevet de sa sœur, et ses nièces tout en larmes au pied du lit ; Charles se promenait silencieux dans la chambre.

Vers deux heures, l'une des mains de la malade s'agita faiblement ; elle prononça quelques mots à peine intelligibles, qui frappèrent l'oreille de ses enfants. Ils s'élançèrent vers elle, et son premier coup d'œil leur dit qu'elle les reconnaissait. Un

léger cri de joie s'échappa de leurs lèvres, et ils saisirent à l'envi les mains de la baronne, en épiant un regard qui calmât un peu leur anxiété. Un faible sourire, d'une ineffable douceur, se joua sur sa bouche flétrie.

« C'en est fait de moi, murmura-t-elle ; mon existence a été vide de joies dans ces dernières années ; mais votre amour, mes enfants, m'en a aplani les sentiers épineux. Rendez grâce à Dieu de ce qu'il m'accorde le repos... Oh ! ne pleurez pas ! je vous benis... benissez aussi la mémoire de votre mère ! J'ai toujours eu votre bonheur en vue, bien que je me sois trompé sur les moyens de vous rendre heureux. »

Elle se tut ; puis, lorsque sa sœur s'approcha à son tour, elle lui tendit la main en disant plus bas encore :

« Merci... merci pour ton amour et pour ta fidélité, dans les chagrins comme dans la joie !... Charles, balbutia-t-elle ensuite avec peine, tes sœurs... »

Elle demeura immobile et muette le reste de la nuit ; à six heures du matin, elle s'endormit du sommeil éternel.

Et, tenez ! le bailli et sa femme se montrèrent alors sous le jour le plus favorable. Ils offrirent à la malheureuse famille un asile à Forshalla, en attendant que ses affaires fussent en ordre ; le baron et sa tante acceptèrent pour les deux jeunes filles ; quant à eux, après les funérailles de la baronne, ils allèrent passer quelque temps à Walby ; car une ordonnance du bailli avait ajourné la vente par expropriation à deux mois, à partir de la signification, délai légal.

Dans l'intervalle, on vendit la propriété à l'amiable, et le produit fut suffisant pour étendre toutes les charges dont elle était

grevée. La créance de Dahl pesait énormément au baron, aussi imposa-t-il à l'acquéreur de Walby la condition expresse de la rembourser immédiatement.

Charles s'occupait avec une mâle énergie de ces pénibles affaires ; à peine en fut-il sorti, avec l'aide de Gothard, que vint l'affaire, plus poignante encore, de la separation de la famille. Après avoir conduit provisoirement Ebba à la maison de santé de Jaquette du Riez, mademoiselle Charlotte-Antoinette alla s'installer chez un parent éloigné, vieux célibataire qui avait besoin d'une femme de confiance.

Sous l'impulsion de son bon cœur, la baillive, de l'assentiment de son mari, offrit à Selma de se fixer à Forshalla et d'y partager la chambre, les occupations et les plaisirs d'Hortense. Quant à Charles, il se mit en pension chez le major Wils, dont nous avons déjà parlé, la délicatesse ne lui permettant pas de prêter l'oreille aux instances de monsieur Thorsen, qui cherchait à le retenir aussi.

Ainsi se trouvèrent dispersés les enfants Silbersparre ; le même coup les avait frappés tous comme un choc électrique. Et Fuselberg demeura-t-il impuni ? Oui, cet homme artificieux, perfide, adroit et insaisissable comme un serpent, se maintint, au moins un certain temps encore, à la surface des flots orageux de la vie.

Il levait fièrement la tête et contemplait son ouvrage avec un sourire d'ironie et de dédain. Il était sans crainte aucune, n'ignorant pas qu'on ferme les yeux sur bien des choses pour éviter la perturbation qu'entraînerait une rupture entre les petites puissances et les grandes, dont les intérêts sont d'ordinaire étroitement unis. Loin de nous, du reste, de suspecter le moins du monde, l'honneur du bailli

Thorsen : un bailli n'est pas toujours aussi puissant qu'un laensman.

La veille de son départ pour Billingsdal, Charles monta, après le souper, à la chambre de Gothard, pour passer cette dernière nuit en tête à tête avec son ami. Là, ils s'ouvrirent mutuellement leurs âmes cœurs.

« Écoute, Charles, dit Gothard au baron, plus de secrets entre nous au moment de nous separer. D'où vient ton inconcevable antipathie pour tout ce qui te mettrait en rapport avec mon noble Hermann ? Tu as tenu parfois un langage si étrange que ma curiosité en est vivement piquée ; voyons, sois franc. »

« Eh bien, Gothard, je le serai : je me sens plus tranquille depuis que l'affaire de Walby est réglée, et d'ailleurs, pour mettre fin à une incertitude qui me torture depuis longtemps, j'ai besoin de connaître ton opinion sur certaine circonstance où, dans ma position, je n'aurais pas dû, à la rigueur, agir comme je l'ai fait. »

« Ou veux-tu en venir ? demanda Gothard fort surpris. Parle sans détours. »

« C'est mon intention... J'aime... ta sœur... et je l'aimerais toute ma vie. — Hulda ? — Ah ! quel trait de lumière ! C'est donc pour cela qu'Hermann tarde à gagner son cœur ! Voilà donc la cause de sa douleur secrète, et l'inquietude de ma mère et de la mauvaise humeur de mon père, mentionnées, sans détails, dans toutes leurs lettres. Mais comment cela s'est-il fait ? Comment as-tu été amené — je dirai presque à commettre un sacrilège — à ravir le cœur d'une femme destinée à Hermann, à mon pauvre et excellent Hermann ? Comme un bon jardinier, il avait cultivé cette belle fleur avec amour et sollicitude, pour jouir un jour de son com-